Daigle, France. *Pour sûr*. Montréal : Boréal, 2013. 747 p.

Pour cet ouvrage, France Daigle a reçu le Prix littéraire Antonine-Maillet-Acadie Vie, le Prix Champlain et le Prix du Gouverneur général. *Pour sûr*, c'est un livre à tiroirs qui recèle dans chacun d'eux de petites perles groupées par affinités. Pour savoir quel tiroir ouvrir, les lecteurs commenceront la lecture aux dernières pages. Celles-ci établissent un index de mots-clés – et les clés de chaque tiroir – avec les renvois aux pages concernées. Nous pouvons y choisir les rubriques qui nous intéressent et aller d'une perle à l'autre selon nos préférences. C'est l'occasion d'un véritable exercice d'ergothérapie, car le livre est très lourd, rempli de bijoux de lecture, et comme l'avoue un des personnages, manier un livre et tourner ses pages est une occupation très physique. Et elle en vaut la peine.

Et puis, ce n'est pas tout. La lecture est, en fait, à choix multiples. Pour celles et ceux qui n'apprécient guère la méthode ci-dessus énoncée, ils peuvent se lancer dans une découverte plus mathématique en élucidant le complexe numérotage des fragments qui forment le texte et, si cette approche quasiment oulipienne n'est pas souhaitée, il reste tout bonnement la possibilité d'une lecture linéaire, qui se révélera tout aussi agréable. Quel que soit notre point d'entrée, le récit expose ses structures, les quantifie et les range dans diverses catégories. Certes, la notion de hasard est amplement discutée dans l'ouvrage, depuis l'étymologie du mot jusqu'aux potentialités qu'il évoque.

Pour sûr tisse divers discours. Il reprend l'histoire du sympathique couple acadien que forment Terry et Carmen, qui apparaît déjà dans les romans précédents. Celles et ceux qui sont familiers de cette œuvre retrouveront les deux jeunes gens et leurs deux enfants installés dans un des lofts dont la construction avait été racontée auparavant. Ce roman sert aussi d'index commenté aux précédentes œuvres de l'auteure grâce aux liens identifiés explicitement dont il est régulièrement fait mention. Il est aussi un précis linguistique du chiac comprenant de nombreux éclaircissements sur la prononciation et la morphologie des mots, une étude sociolinguistique illustrant la cohabitation du chiac, du français et de l'anglais et, pour chaque langue, de ses registres.

C'est aussi une poésie des répétitions avec ses longues listes de mots – par exemple, les anciens prénoms acadiens, des adjectifs qui contiennent les mêmes voyelles et s'égrènent comme une mélodie riche en rythmes et en sons, les couleurs et leurs merveilleux emplois, des outils, etc. Et ce n'est pas fini ; il y a également les fragments consacrés à la psychanalyse, ceux qui

retracent l'histoire de la typographie, et ceux consacrés aux livres à lire. Et puis, la rubrique des bribes de conversations entendues au hasard et les échanges entre l'auteure et ses personnages. Et encore des haïkus et des tankas, des listes d'erreurs et des listes de détails, certains utiles et d'autres inutiles, nous confie la narratrice.

Il en résulte une dynamique entraînant propice à éveiller la curiosité et créer des attentes. Le suspense ne provient pas du récit – la vie tranquille et sans accroc que mènent Carmen, Terry et les enfants – mais de l'insertion de ces listes à l'intérieur de l'histoire familiale, précisément parce qu'elles y ménagent des pauses pendant lesquelles le regard des lecteurs se précipite et s'accélère. Ainsi passe-t-on de la famille aux familles de mots. Là, on y glane tout un tas d'informations décrites en termes choisis et évocateurs ; on y glane de petites trouvailles dans une langue précise et nuancée ; on y découvre des termes inventés qui en disent long, par exemple dans la rubrique « Fictionnaire » composée de savoureuses associations : « hebdomadaire » (593.120.1), « frictionnaire » (1277.120.2), « midicament » (1553.120.3), « entreproser » (743.120.4), « tremplein » (991.120.5), « argothérapie » (421.120.6), etc.

Pour sûr fera plaisir aux collectionneurs d'idées, de perles, de citations. D'ailleurs, « Les collectionneurs sont en réalité des chasseurs de trésors, et chaque objet d'une collection vaut son pesant d'or » (1239.128.9 Ferveurs). Ce dernier roman de Daigle décrit une idylle, avatar du paradis – « avatar », un mot qui revient fréquemment dans *Pour sûr*. Le bonheur de la petite famille se conjugue au bonheur des mots et de leurs connotations poétiques. Et pour la fin, *Pour sûr* nous réserve, comme il se doit dans un bon roman à suspense, une chute inattendue et rapide, de nouveau de quoi susciter l'intérêt et poser la question : il y aura-t-il une suite ?

Catherine Parayre, Université Brock